
ZUMKIR (Michel), *Nicole Malinconi. L'Écriture au risque de la perte*

Avin, Éditions Luce Wilquin, coll. L'Œuvre en lumière, 2004

Laurent Demoulin



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/textyles/505>

DOI : 10.4000/textyles.505

ISSN : 2295-2667

Éditeur

ker éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2006

Pagination : 119-120

ISBN : 2-87106-405-9

ISSN : 0776-0116

Ce document vous est fourni par Université de Liège



Référence électronique

Laurent Demoulin, « ZUMKIR (Michel), *Nicole Malinconi. L'Écriture au risque de la perte* », *Textyles* [En ligne], 29 | 2006, mis en ligne le 08 juin 2012, consulté le 04 mars 2026. URL : <http://journals.openedition.org/textyles/505> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/textyles.505>

Ce document a été généré automatiquement le 16 février 2023.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

ZUMKIR (Michel), Nicole Malinconi. *L'Écriture au risque de la perte*

Avin, Éditions Luce Wilquin, coll. L'Œuvre en lumière, 2004

Laurent Demoulin

RÉFÉRENCE

ZUMKIR (Michel), Nicole Malinconi. *L'Écriture au risque de la perte*. Avin, Éditions Luce Wilquin, coll. L'Œuvre en lumière, 2004, 188 p.

- 1 Après avoir écrit le premier ouvrage consacré entièrement à Amélie Nothomb (*Amélie Nothomb de A à Z* (2003), voir *Textyles* n°25), Michel Zumkir se penche sur l'œuvre de Nicole Malinconi. Si l'on excepte leur commune qualité de romancières belges, tout sépare ces deux écrivaines, quel que soit le niveau d'observation auquel se place le regard critique. Aussi n'est-il pas étonnant de voir Michel Zumkir adopter, pour l'une et l'autre, deux approches tout à fait différentes (il les compare d'ailleurs rapidement au détour d'une phrase, p. 54 : « [...] Malinconi est tout à l'opposé de la grandiloquence de style et d'imagination d'Amélie Nothomb [...] »). L'auteure d'*Hygiène de l'assassin* avait donné lieu à un abécédaire très dynamique centré essentiellement sur la réception de l'œuvre. Michel Zumkir y prenait quelque distance par rapport à son sujet : il évoquait de nombreux romans sans vraiment les étudier. Son *Nicole Malinconi* est au contraire un livre fusionnel qui prend à bras-le-corps les textes dont il est question et en analyse le détail. Dès les premières lignes, s'y exprime une profonde empathie entre le critique et l'écrivaine : Zumkir, qui est lui-même un romancier sensible, endosse l'œuvre malinconienne, épouse son propos, relève les enjeux de son style, valorise les idées implicites ou explicites dont elle se nourrit, souligne les émotions qui la traversent. Quand il prend la parole à titre personnel, il emploie un « on » qu'il emprunte sciemment à la romancière. Cela dit, hormis ce détail, il ne s'agit pas de plagier Nicole Malinconi, mais plutôt d'entrer en résonance avec son écriture. Les critiques imitant le style d'un auteur veulent souvent faire montre de leur savoir-faire, comme s'ils ne

supportaient pas d'être inféodés à un créateur. Rien de tel ici : Michel Zumkir cherche uniquement – du moins est-ce l'impression qu'il donne – à défendre l'œuvre de Malinconi. Il se met à son service au lieu de se servir d'elle.

- 2 Cette sympathie profonde conditionne l'analyse, mais ne l'entrave pas : nous n'avons pas affaire à un panégyrique. Zumkir montre les qualités des romans étudiés sans éprouver le besoin d'en chanter les louanges. En ce qui concerne la méthodologie, il s'abreuve à différentes sources, sociologie, poétique, stylistique, rhétorique, histoire, histoire de littérature, psychanalyse, critique littéraire : des noms aussi variés que ceux de Barthes, Pascale Casanova, Anzieu, Farge, Hoggart, Gasparini, Foucault, Lise Gauvin, Jeannine Paque, le Groupe µ, Jean-Pierre Lebrun, Bourdieu, Chalanset, Éliacheff et Heinich, Jacques Dubois, Martine Renouprez ou Starobinski se rencontrent dans ses notes en bas de page. Mais, la plupart du temps, les théories d'autrui lui servent d'appui plus que de guide : il y trouve confirmation à une pensée qui lui vient de la lecture attentive des textes de Nicole Malinconi.
- 3 La première partie de l'ouvrage, longue d'une quarantaine de pages, s'intéresse aux conditions de la création des romans de Malinconi, particulièrement du premier d'entre eux, *Hôpital silence* (qui s'inspire d'une expérience professionnelle). L'abord est biographique, mais il est question de la vie sociale de l'écrivaine et jamais de la vie privée de la femme. *Hôpital silence* est paru en 1985 aux éditions de Minuit, les livres postérieurs en Belgique : Zumkir aborde sans fard la douloureuse question des refus successifs de Jérôme Lindon.
- 4 La seconde partie, beaucoup plus longue, s'attache à la description de l'œuvre, dans son ensemble d'abord, puis dans le détail, livre après livre. La description d'ensemble part d'une comparaison avec les romans d'Annie Ernaux, qui permet de mettre au jour un point crucial : si les deux écrivaines s'intéressent toutes deux à la langue et aux valeurs de classes sociales défavorisées, Nicole Malinconi ne prend pas, comme Annie Ernaux, une posture d'écrivain. Elle incorpore à sa propre écriture le parler populaire sans qu'aucune marque ne permette de les distinguer. À partir de là se pose la question du statut de ses livres : Nicole Malinconi n'écrit jamais (ou presque) de fiction et s'inspire toujours de son expérience, mais elle ne rédige pas pour autant une autobiographie, dans la mesure où le « je » y est toujours effacé. Six autres caractéristiques de l'œuvre sont encore passées en revue par Zumkir, la plus importante étant probablement celle du thème de la perte, qui donne son sous-titre à cet ouvrage. Michel Zumkir en trouve la trace aussi bien dans le plan du contenu que dans l'expression : « [...] son écriture est autant une écriture de la perte qu'une écriture en perte » (p. 60). Nicole Malinconi écrit pour compenser un manque (chez autrui) et fait de ce manque le sujet de ses livres (par la mise en scène des personnages plus ou moins en déficit de langage) et, par l'incorporation d'une langue déclassée et orale, elle y soumet le style de ses textes : telle est en substance la thèse de Michel Zumkir, qui nous semble tout à fait pertinente.
- 5 Nous retrouvons ces perspectives dans l'analyse détaillée de chaque roman. Si *Hôpital silence* donne lieu aux plus longs développements, ce sont les trois autres récits qui voient Michel Zumkir adopter la posture critique la plus originale. Un peu à la manière de Franz Denissen à propos de l'œuvre de Baillon, il considère comme un seul texte trois livres distincts *Nous deux* (1993), *Da solo* (1997) et *À l'étranger* (2003), parce qu'ils sont consacrés à l'histoire familiale. Cela lui permet de souligner les convergences et les complémentarités qui se nouent entre eux.

- 6 Les autres livres de Malinconi donnent lieu à des chapitres distincts et l'ensemble est complété par une petite anthologie (l'œuvre s'y prête bien dans la mesure où les romans qui la composent sont fragmentés). En plus d'extraits de livres connus, nous avons droit à un article rare et à deux inédits : un texte court, dense et vraiment poignant adressé par l'écrivaine à sa fille adoptive et le début d'un roman à venir.